

Double Suicide

Les formes de l'art

Charles-Henri Ramond

Numéro 295, mars 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78225ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ramond, C.-H. (2015). Compte rendu de [Double Suicide : les formes de l'art]. *Séquences : la revue de cinéma*, (295), 54–54.

Double Suicide

Les formes de l'art

Réalisé par Masahiro Shinoda, **Double Suicide** est une œuvre particulière dans la cinématographie japonaise. Malgré un relatif succès critique – plusieurs récompenses accordées par la revue Kinema Junpo dans sa liste des meilleurs films de l'année 1970 –, **Double Suicide** n'a pas connu la renommée, comme son auteur du reste, en dehors des cercles cinéphiles. Malgré un récent regain de popularité suite à sa sortie en DVD, son existence reste méconnue en Occident. Voilà donc un film atypique que nous souhaitons vous faire redécouvrir.

Charles-Henri Ramond

En voix off, un metteur en scène interroge sa scripte à propos du choix du lieu de tournage d'une scène qui pose problème, celle du suicide des deux amants. Pendant ce temps, à l'écran, des images documentaires nous montrent la préparation d'une pièce traditionnelle interprétée par des marionnettes (*bunraku*). Au hasard des décors, des corps inertes ou même démembrés rappellent le thème du film. Adapté d'une pièce écrite en 1721 par Monzaemon Chikamatsu, qui fut principalement jouée en *bunraku*, **Double Suicide** est un drame classique qui recèle malgré tout une forte présence moderne. Jihei, pauvre commerçant de papier, est follement épris de la courtisane Koharu à qui il a fait la promesse de la racheter. Mais cette transgression des traditions et des lois familiales (elle est convoitée par un riche marchand; il est marié et père de deux jeunes enfants) inscrit irrémédiablement leur passion dans un drame poignant dont l'issue ne peut être que fatale.

Outre une référence directe à l'art du *bunraku*, **Double Suicide** fait aussi appel à la participation d'étranges personnages vêtus de noir, les *kuroko*. La référence au théâtre *kabuki* est évidente. Mais ici, il élargit les fonctions originales de ces accessoiristes anciens pour leur donner un rôle actif, plus important que celui qui leur est dévolu par la tradition. Lever une couverture, tendre un miroir ou déplacer un élément de décor pour favoriser le passage des comédiens ne sont pas les seules attributions de ces techniciens invisibles. À mesure que la fin approche, Shinoda les transforme en acteurs à part entière, véritables artisans de la mort, bourreaux des transgressions, chargés de remettre l'honneur au premier plan.

Avec cette œuvre réalisée en 1969 à l'âge de 38 ans, Masahiro Shinoda – qui fut l'un des assistants d'Ozu – clame haut et fort son appartenance à un milieu culturel ancestral d'une richesse inégalée. Mais qu'on ne se y trompe pas: le classicisme des formes et l'universalité du sujet ne sont que prétextes à chambardement. Car s'il ancre son film résolument dans l'héritage culturel de son pays, ce n'est que pour mieux en proposer la relecture, imprégnant ainsi son œuvre d'une vibrante contemporanéité. Ce n'est pas pour rien que Shinoda est considéré par beaucoup comme l'un des maîtres de la nouvelle vague japonaise.

À l'image de ses deux jeunes amants transgressant l'interdit, **Double Suicide** outrepassa aussi les codes du genre, allant bien au-delà du cadre normalement réservé à la captation théâtrale ou au drame sentimental. Les jeux



L'issue ne peut être que fatale

d'ombres, procurés par un éclairage qui n'est pas sans rappeler l'expressionnisme allemand, renforcent de leurs accents symboliques le drame qui se joue sous nos yeux. Shinoda expérimente également la flexibilité du cadre et n'hésite pas à faire littéralement voler en éclats ses décors, notamment dans une scène pivot, juste avant le dénouement final. Tout d'abord fermés sur les personnages, rappelant ainsi la promiscuité de l'espace scénique, les environnements s'élargissent peu à peu, à mesure que le couple honni se retrouve, entrevoyant l'issue de leur amour dans un au-delà commun. Puis les murs tombent, les personnages sortent enfin au grand jour pour finir dans la luxuriance d'une rivière aux grandes eaux, lieu de leur dernier repos. La rigidité du théâtre a éclaté, vive le cinéma!

Orfèvre dans son travail sur l'étude des formes, Masahiro Shinoda nous donne à voir un film qui réussit à faire s'entrecroiser des formes d'arts éloignés en apparence. Avec délicatesse, le cinéaste tire partie de la tradition tout en n'hésitant pas à la remettre en question et propose, avec **Double Suicide**, un drame humain aux accents modernes et universels que nous vous suggérons de (re)découvrir en DVD dans une version restaurée en haute définition, disponible dans la collection Criterion.

■ SHINJÛ: TEN NO AMIJIMA / DOUBLE SUICIDE À AMIJIMA | Origine: Japon – Année: 1969 – Durée: 1 h 44 – Réal.: Masahiro Shinoda – Scén.: Taeko Tomioka, Masahiro Shinoda, Tôru Takemitsu, d'après la pièce de Monzaemon Chikamatsu – Images: Tôichirô Narushima – Mus.: Tôru Takemitsu – Son: Hideo Nishizaki – Dir. art.: Kiyoshi Awazu – Cost.: Kiyoshi Hashimoto – Int.: Kichieon Nakamura (Jihe), Shima Iwashita (Koharu / Osan), Yusûke Takita (Mogoemon), Hôsei Komatsu (Tahei) – Prod.: Masayuki Nakajima, Masahiro Shinoda – Dist. / Contact: Criterion.